

Se nommer autrement¹

Quelle est la fonction du nom dans la structuration du sujet ? C'est une question qui se pose dans mon expérience clinique, en particulier chez des sujets qui se trouvaient dans le moment logique d'éveil de la sexualité. Le nom sous lequel quelqu'un se déclare se présente alors en une sorte d'irruption, comme le résultat d'une opération. Ce résultat n'est pas une énigme, mais une assertion qui, dans un champ unifié, singularise et inscrit celui qui ainsi se déclare un parmi d'autres.

La déclaration du nom propre dont parle Lacan, en particulier dans le séminaire *Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, touche à l'identification du sujet, point crucial dans la localisation du désir. Ainsi dans *Hamlet* de Shakespeare, la phrase : « Je suis Hamlet, le Danois » marque le point de torsion où le personnage rencontre ce qui est son désir.

Quand il est déclaré, un nom révèle son fondement de « propre à » et sa relation à l'identification. Il indique l'altérité, la différence, l'un parmi d'autres, où s'indique la fonction du trait unaire marquant la différence pure. Dans la cure, l'irruption du nom propre est un moment de fermeture de l'inconscient, dans la mesure où, en cristallisant une identité, le nom propre fait suture.

Un jeune patient a construit le nom dont il signe ses réalisations artistiques avec une partie du surnom de la mère et une partie du surnom du père. L'irruption de ce nom pacifie le conflit généré par ce qu'il appelle des « femmes contre des hommes » et lui permet de s'approcher des femmes qui l'intéressaient. C'est un moment où ses questions cessent et où tout semble décidé.

Le nom propre répond à la question sur l'être en se fondant sur la fonction du langage qui semble dénoter un objet. Cette fonction est supportée par le fonctionnement du signe où quelque chose représente quelque chose pour quelqu'un. D'autre part, le travail de l'inconscient se soutient d'une structure où un signifiant renvoyant à un autre signifiant, laisse une ouverture où viendra se localiser un sujet. Le temps de cette structure est le futur antérieur. Le moment où quelqu'un se déclare par un nom est un moment où, dans le temps présent, il s'actualise comme objet modifié par le signifiant, en produisant la fermeture de l'inconscient. Autrement dit, c'est un moment de résistance au travail de l'inconscient, résistance propre au langage. Mais c'est aussi un moment fécond parce que la suture révèle que la fonction du nom propre est de remplir le vide.

¹ Ce texte fait suite à une communication effectuée au colloque 2002 de l'École de psychanalyse Sigmund Freud, « Chercher, inventer, réinventer ».

Cette suture laisse néanmoins voilé l'essentiel de la structure du nom propre dans sa relation à l'acte de nomination. L'acte de nomination met en relief le fait que le signifiant ne peut se signifier lui-même. La nomination produit le signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant. Dans cet acte, ce qui est nommé se modifie en surgissant comme signifiant. Dans son débat avec les linguistes et aussi avec Lévi-Strauss, Lacan relève que l'expérience analytique permet de distinguer l'acte de nomination de l'action de donner des noms aux choses. L'acte de nomination implique une modification dans le réel, si bien qu'on ne peut dire ce qu'il y avait avant le nom. Il ne s'agit pas d'un étiquetage des objets mais d'une modification du réel par le nom. L'expérience montre que le nom propre, on le reçoit, que cela amène au niveau du plus particulier, dans la mesure où, quand quelqu'un le déclare, le nom est, en soi, propre.

La déclaration du nom propre implique l'opération de séparation d'où s'institue l'objet en tant que perdu. Le mouvement de séparation rétroagit sur l'aliénation, en un mouvement circulaire mais non réciproque. La déclaration de Hamlet nous montre que le nom de Hamlet ne suffit pas, le complément « le Danois » est nécessaire.

La localisation du désir, non seulement comme métonymie, mais aussi comme désir de l'analyste, doit se trouver à cette place, où l'acte de nomination a introduit dans le réel quelque chose avec quoi il se dénomme et qui concerne la relation du vivant avec le champ de l'Autre. Pourtant l'expression « désir de l'analyste » ne se réfère pas à un sujet déterminé mais est une fonction qui indique la structure de l'acte de nomination où un signifiant ne peut en aucun cas se signifier lui-même.

Si le nom montre la relation intrinsèque du nommé avec le champ de l'Autre et si, en même temps, le nom a la fonction de remplir le vide relatif à l'existence du sujet, il nous faut nous demander : quel est le statut de la nomination analyste dont le nom indique que la marque de l'acte de nomination ne doit pas être oublié ? Autrement dit : comment le nom analyste se soutient-il comme nom, si en lui est indiquée l'impossibilité de se signifier lui-même ?

Pour discuter cette question, nous nous référerons à Lacan qui, dans le séminaire de 1971 *D'un discours qui ne serait pas du semblant*², nous avertit que c'est au niveau du nom propre que nous pouvons voir ce qu'est le propre du nom : le nom est ce qui est appelé à parler. Cette indication, non seulement insiste sur la relation du nom avec le parlêtre, mais circonscrit l'objet voix.

La voix est un objet qui se décolle de l'organe phonateur dans l'acte de la parole, pour faire surgir une dimension de l'Autre qui n'est pas seulement mirage, puisqu'elle présentifie l'existence du parlant à partir de l'Autre. La seule réponse à la question : « qui se présentifie alors en parlant ? » est : c'est un nom.

² J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, publication interne du Centre de C.E.F.R., séminaire du 16 juin 1971.

C'est pour répondre au problème qui en émerge — qui est le sujet avant la parole — que Freud construit le mythe du père comme animal. Réponse peu satisfaisante pour Lacan³, puisque la venue du père primordial est pensée avant l'interdit de l'inceste et non pas avant la civilisation. Son exposé garde la marque de l'idée que le totem, par sa référence classificatoire, conduirait à mettre le nom et sa fonction comme un second terme au niveau du père. « Le nom est cette marque déjà ouverte à la lecture, [...] il y est imprimé quelque chose, peut-être un sujet qui va parler⁴. »

Si Freud tente de répondre à cette question par l'antériorité de l'animal par rapport au langage, Lacan se soutient aussi de la référence au langage, en indiquant une distinction temporelle entre l'écrit du nom et la lecture de celui-ci. Cette distinction est abordée de nouveau en 1971 de façon curieuse. Il dit : « [...] l'écrit est non pas premier mais second par rapport à toute fonction du langage, mais pourtant sans l'écrit, il n'est pas du tout possible de se mettre à questionner ce qui résulte de l'effet du langage... » et il ajoute, « ce que j'introduis, c'est qu'il n'y a qu'une question logique à partir de l'écrit tant que l'écrit n'est justement pas langage. C'est ici que j'ai énoncé qu'il n'y a pas de métalangage, que l'écrit lui-même, en tant qu'il se distingue du langage, est ici pour nous montrer qu'on interroge le langage, c'est justement en tant que l'écrit ne l'est pas, mais qu'il se construit seulement, se fabrique seulement de sa référence au langage⁵ ». Sa façon d'aborder la temporalité est curieuse, puisque si l'écrit, en se maintenant distinct de l'effet du langage, est second, il est cependant primaire en tant que possibilité d'interroger le langage et ses effets. De même, l'écrit n'est pas langage, mais se fabrique seulement en l'ayant comme référence. Cette indication de la distinction de l'écrit par rapport à la lecture comme un des effets du langage qui implique l'existence du sujet qui parle, nous mène à la préface que Lacan écrit sur la pièce de Wedekind, *L'éveil du printemps*, où l'Homme masqué est mentionné par Lacan comme « homme dit masqué », en insistant sur la dimension de la parole engagée dans le texte théâtral⁶.

La dernière scène de la pièce, celle où l'Homme masqué apparaît, Freud et Lacan l'ont tous deux soulignée. Avec sobriété, Lacan se contente de voir en ce personnage de l'Homme masqué celui qui va mettre un terme au drame. Freud⁷, lui, voit dans l'interrogatoire de l'Homme masqué mené par les jeunes gens comme un état d'angoisse où la question « D'où viennent les bébés ? » s'inverse en « Qu'est-ce qui vient ? », c'est-à-dire la question posée par le Sphinx à Œdipe. Point de départ, dit Freud, de nombreuses névroses.

³ *Id.*, *Les noms du père*, publication interne Aleph Psi. et Transmission.

⁴ *Id.*, *ibid.*, p. 11.

⁵ *Id.*, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *op. cit.*, séminaire du 17 février 1971.

⁶ S. Freud, *À propos de « L'éveil du printemps » de Franz Wedekind*, Paris, Bourgois, 1974, préface de J. Lacan.

⁷ *Id.*, « Intervention sur *L'éveil du printemps* » à la Société psychologique du mercredi à Vienne en 1907, Paris, Gallimard, 1974, pp. 104-105.

De fait, le personnage Melchior demande sans cesse « Qui es-tu ? » ou encore « Qu'es-tu ? » Il est intéressant de noter que Freud s'attache non pas au montage visuel du cimetière ou au fantôme sans tête qui sont des figures de terreur mais à l'angoisse qui surgit de l'énigme, du non-savoir. C'est le non-savoir sur l'être qui préfigure alors, comme le non-savoir sur le père — c'est toi mon père ? — demande Melchior. L'angoisse circonscrit un objet qui est l'objet-voix, puisque l'Homme masqué signale la possibilité de connaître le père par la voix. Mais la voix, répond Melchior, ne suffit pas à connaître.

La voix, indique Lacan dans l'unique leçon sur les *Noms du Père*, est l'objet-chu de l'organe de la parole. L'Autre étant le lieu du « ça parle », la question se pose de savoir qui parle dans le lieu de l'Autre. L'Autre ne doit pas être confondu avec le sujet qui parle dans l'Autre. C'est la voix, chue de l'organe de la parole, qui pose la question de l'être, au-delà de celui qui parle. Ainsi l'Homme masqué n'est pas le père biologique de Melchior, puisque ce dernier repose dans les bras de sa femme. Ce n'est pas non plus le fantôme de Moritz, construction de ce qu'on ne sait pas. C'est l'affirmation d'une existence dont on ne sait pas ce qu'elle est, une ex-sistence donc plutôt. Moritz ne dit-il pas que l'Homme masqué est au moins ce qu'il est ?

La question à propos de l'être : qui es-tu ? ne laisse pas de béance là où la cause pourrait faire urgence, puisque la réponse ne peut être qu'un nom. La cause ne peut émerger que de la question sur le désir, là où l'objet, en se détachant, montre la double relation du sujet avec cet objet : objet d'angoisse et objet-cause de désir. Au-delà de l'angoisse, en franchissant le point où, après avoir enlevé le masque, ce qui surgit est un autre masque — moment d'angoisse —, le sujet doit réinventer pour lui-même la fonction initiale de l'objet perdu qui est la fonction de cause de désir.

Dans *L'éveil du printemps* surgit la question du nom propre en tant que signe du singulier, marque du trait et indique que ce qui singularise, c'est quelque chose qui n'est pas dans le nom. L'Homme masqué dit au personnage de Melchior : « Pour cela ou pour quelque chose, vous n'êtes pas Moritz. » Il a dans le nom, un propre qui marque la différence entre l'un et d'autres, mais ce propre se construit avec la langue et dans l'absence de l'être.

L'Homme masqué est une fiction dans la fiction. Comme Lacan le souligne, la fin du drame tient à sa fonction primordiale. L'auteur, en effet, dédicace sa pièce à l'Homme masqué, faisant ainsi d'une fiction un nom propre. Dans ce mouvement de rétroaction, le nom propre devient le nom d'une existence. Ainsi le nom propre a-t-il deux fonctions de suture. Dans l'une, il lance le sujet sur la trace de la seconde identification, pente où le nom se construit comme marque de distinction de celui qui parle, nom sous lequel quelqu'un répond. Dans l'autre, il indique le lieu que le sujet occupe dans le désir de l'Autre où le « ça parle » est, tant que le sujet n'a pas encore accès à la parole, relatif à la première identification.

La fin de l'analyse implique que la fonction de voile, de suture, du nom se dévoile. Se révèlent alors l'objet qui, comme nom, décomplete l'Autre et aussi le sujet qui, impossible à déterminer par un nom qui lui serait convenable, reste toujours supposé. Le phénomène de l'oubli du nom propre montré par Freud et recueilli par Lacan, pourrait nous guider dans le processus par lequel le parcours d'une analyse touche à sa fin, en révélant le manque relatif au sujet qui parle. L'oubli d'un nom est un symptôme du langage et comme tel, se construit comme création métaphorique où le nom oublié n'est pas une négation, mais un manque de ce nom. En recherchant le nom, se rencontre le manque là où il devrait exercer sa fonction, car un nouveau sens est requis, exigeant une nouvelle création métaphorique. Comme tout symptôme, l'oubli du nom propre indique le trou au niveau de la métaphore, point où un sujet se fixe dans le langage. Ce qui se produit dans l'oubli du nom de Signorelli, est une métaphore singulière, dit Lacan⁸, parce qu'il ne crée pas de nouveau sens, mais une succession de sons, de fragments de mots. La singularité de ce mécanisme se produit au point où, au lieu d'une création, la béance est maintenue ouverte, révélant le vide relatif à l'être qui, contourné par des fragments de mots, fait manquer le sujet qui parle.

Le mot d'esprit, structure d'où advient la nomination analyste, se produit au même lieu que le symptôme du langage, mais la sanction de l'Autre va promouvoir le pas vers une autre fonction, vers une autre façon d'aborder le réel. Le mot d'esprit est un pas de sens où il y a absence d'objet, se manifestant comme un écrit ayant besoin de l'authentification de l'Autre pour que se complète son circuit, de même que l'écrit a besoin d'un sujet qui le lise.

La nomination analyste est une question de logique et non pas une question de sujet, c'est une nomination rapportée à l'inconscient structuré comme langage et non par le langage. La logique engagée dans la nomination analyste interroge le langage dans le trou qu'il comporte, indiquant le fait de l'identification comme une identification au langage. La nomination analyste ne nomme aucun objet ou peut-être, comme Lacan le dit dans le séminaire *Les formations de l'inconscient*, grâce au mot d'esprit, « se dénomme un être verbal⁹ ».

⁸ J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séance du 6 janvier 1965.

⁹ *Id.*, *Les formations de l'inconscient*, séance du 13 novembre 1957.